



Lorsque Sartre décide de faire des cafés un lieu d'écriture, il renouvelle une tradition littéraire héritée de Diderot et bien d'autres.

Le plus connu de ces cafés, qui vont connaître au XVIII^e siècle, auprès des gens de lettres, un grand succès, est le Procope : ouvert en 1689 par un noble Sicilien, François Procope, rue de l'Ancienne-Comédie, il est un lieu privilégié où se rencontrent, Duclos, Diderot ou le grammairien Dumarsais par exemple.

C'est à cette tradition typiquement parisienne que se rattache Sartre. La guerre, le froid le poussent à s'installer dans ces lieux ouverts sur le dehors : « C'est ma vie, j'ai toujours vécu comme ça [...] j'ai écrit beaucoup au café », confie-t-il à Michel Contat dans *Situations X*, « Autoportrait à 70 ans » ; c'est ainsi que certaines parties du *Sursis* et de *L'Être et le Néant* furent écrites au Café de Flore. À l'opposé d'un Proust écrivant dans sa chambre capitonnée de liège, à l'abri de l'extérieur, Sartre trouve dans l'espace du café une possibilité de s'extraire de l'intime pour s'ouvrir au dehors. L'écriture, en effet, constitue pour lui un lien avec la ville, avec le monde : c'est parmi les hommes qu'il faut écrire, au milieu de la foule ; Paris, plus que toute autre ville, le séduit par ses multiples sollicitations : les passants, les clients des cafés, les compagnes d'écriture. Sartre peut écrire noyé dans un groupe de comédiens qui discutent vivement ; c'est dans cette optique que l'intellectuel témoigne en mai 1968, dans la rue, de la réalité qui l'entoure : « Je veux témoigner dans la rue parce que je suis un intellectuel » (*Sartre par lui-même*, film d'Alexandre Astruc et Michel Contat). Si Sartre reprend la tradition des cafés, il la subvertit en y introduisant une forme de famille ; autour de lui se dessinent des constellations : les amours, les amitiés, la foule des anonymes. Sartre et Beauvoir s'installent dans un hôtel de la rive gauche : vivre à l'hôtel oblige en effet à inscrire sa vie dans le dehors. Les repas ne sont plus pris dans l'intimité de la famille bourgeoise. Le café est le lieu central de la journée : lieu de rendez-vous, de travail, de gestion amoureuse. Ce choix de l'extérieur va mettre en mouvement son existence et entraîner du même coup l'écriture de Sartre dans une expérience du mouvement. « Quand je remontais la rue Soufflot, j'éprouvais à chaque enjambée, dans l'éblouissante disparition des vitrines, le mouvement de ma vie » (*Les Mots*).

Sartre et Simone de Beauvoir à la Coupole en 1970.
© AFP

Il est certain que le café, par soi-même, avec ses consommateurs, ses tables, ses banquettes, ses glaces, sa lumière, son atmosphère enfumée et les bruits de voix, de soucoupes heurtées, de pas qui le remplissent, est un plein d'être.

Sartre, L'Être et le Néant

L'attachement à Paris

*Et je pourrai dire un jour – demain peut-être –
ce que Paris fut pour moi.*

Sartre, Carnets de la drôle de guerre

Sartre naît dans le XVI^e arrondissement et vit rue Le Goff, dans le V^e arrondissement, avant l'« exil » à La Rochelle, de 12 à 15 ans. Quant à Simone de Beauvoir, elle naît au 103, boulevard du Montparnasse, à l'endroit même où la Rotonde ouvre ses portes, puis déménage rue de Rennes. Tous deux ont décidé en commun de vivre et de mourir à Paris : progressivement, ils investissent la ville jusqu'à créer un mythe qui leur échappe. Le choix des lieux est intimement lié aux grands moments qui scandent leur rôle intellectuel ou politique. Être au milieu de la foule est la condition nécessaire de l'écriture.

Du Dôme au Café de Flore

Simone de Beauvoir, dans ses *Mémoires*, évoque le Café de Flore dès 1929, alors qu'elle et Sartre passent les épreuves de l'agrégation de philosophie. C'est Nizan qui la mène pour la première fois dans ce « triste » café qui va devenir à la mode, rival des Deux Magots : « Après avoir bu une citronnade au Café de Flore, qui n'était alors qu'un petit café de quartier, nous nous promenâmes dans le Luxembourg » (*Mémoires d'une jeune fille rangée*).

À cette époque cependant, le couple vit à Montparnasse. La Coupole ouvre en 1927 et Sartre vit alors non loin de là, dans de petits hôtels meublés rue de Cels, entre le cimetière du Montparnasse et l'avenue du Maine, puis rue de la Gaîté. C'est le Dôme qu'ils élisent comme quartier général : Sartre y écrit et s'y fait adresser son courrier, s'y sent chez lui. Comme Mathieu, dans *Les Chemins de la liberté*, l'écrivain, dès sa mobilisation, émigre progressivement vers Saint-Germain-des-Prés. Depuis le Front populaire, le quartier connaît un nouvel essor et concentre l'activité littéraire. Le Café de Flore rassemble alors plutôt des



Sartre avec des comédiens au Café de Flore
© Seeberger frères / Rue des Archives

gens de cinéma, comme Jacques Prévert. Par l'intermédiaire d'Olga Kosakiewicz, Sartre et Simone de Beauvoir adoptent ce café, dans un premier temps pour y travailler au chaud. Dès 1943, chacun loue une chambre au 60, rue de Seine, à l'hôtel de la Louisiane, au même étage ; y vivent également Mouloudji et Lola, Michel Leiris, Picasso. Le Flore constitue une enclave chaleureuse dans un Paris considéré comme une forêt vierge. En 1945, l'hôtel est délaissé au profit d'un

appartement situé au 42, rue Bonaparte, partagé avec sa mère devenue veuve, madame Nancy : Sartre écrit alors davantage dans son bureau que dans les cafés. Cette forme de sédentarisation s'accompagne de l'achat de livres, de l'installation d'une bibliothèque, du recours à un secrétaire : le nomadisme et le refus de la possession s'estompent quelque peu. L'écrivain quitte ce quartier en 1962 après le plasticage de son appartement, pour revenir à Montparnasse.



Sartre et Beauvoir à Saint-Germain-des-Prés
© René Saint-Paul / Rue des Archives

Sartre, personnage mythique de Saint-Germain-des-Prés

Le 29 octobre 1945, rue Jean-Goujon, à l'initiative de Jacques Calmy et Marc Beigbeder, Sartre donne une conférence intitulée « L'Existentialisme est un humanisme », dans laquelle il entend expliquer l'existentialisme comme une « doctrine qui rend la vie humaine possible ». La foule s'y précipite, se bouscule jusqu'à créer une émeute ; la conférence est un succès, Sartre est devenu un personnage médiatique. Boris Vian, dans *L'Écume des jours*, s'inspire de cet épisode sartrien et le transforme en récit burlesque : les auditeurs se « font parachuter en avion spécial » pour assister à la conférence de « Jean-Sol Parte ». Sartre et Simone de Beauvoir ont d'ailleurs été les premiers, comme le rappelle Michel Rybalka, à reconnaître le talent de Boris Vian ; ce dernier, qui admire Sartre avant même de le rencontrer en 1946, collabore aux *Temps modernes* où il tient la *Chronique du menteur*. C'est en quittant sa femme Michelle qu'il s'éloigne du groupe Sartre. L'existentialisme devient le mot à la mode et s'associe dans les esprits au quartier de Saint-Germain-des-Prés et à toutes les activités qu'on peut y trouver : jazz, caves, pistes de danse...

Mais, avec la notoriété, Sartre rencontre la haine : elle « était faite de tant d'insultes, et même de calomnies, qu'elle était irritante. [...] Par la suite, j'ai trouvé de l'agrément [...]. Je venais de subir l'occupation allemande et je trouvais de la haine chez mes contemporains » (*Situations X*). C'est essentiellement le journal *Samedi-Soir* qui l'attaque, sur deux points : sur sa philosophie et sur son lien supposé avec le jazz, les clubs de danse (*Le Tabou*, par exemple, rue Dauphine, où Boris Vian exerce ses talents de trompettiste

jusqu'en 1950), autant de lieux de « perversion » selon les milieux conservateurs de l'époque. Le retour de Socrate pervertissant la jeunesse ? Sartre se lie toutefois d'amitié avec Juliette Gréco, figure marquante du quartier et en particulier du Tabou, pour laquelle il écrit une chanson en 1949, *Dans la rue des Blancs-Manteaux*, mise en musique par Joseph Kosma. Désormais, l'écrivain doit gérer ce personnage médiatique qui n'est pas lui. Pour lui, le pouvoir n'est pas lié à la célébrité mais aux vérités qu'il

peut énoncer dans ses romans et surtout au théâtre ; contrairement au roman qui est un « objet mort », le théâtre reste vivant, au-delà de son écriture : « On vit, on travaille, mais, tous les soirs, il y a un endroit où une pièce de vous continue à se jouer. C'est un drôle de truc d'habiter sur le boulevard Saint-Germain et de savoir qu'au théâtre Antoine, là-bas... une pièce se joue... » (Sartre cité par Simone de Beauvoir dans *La Cérémonie des adieux, Entretiens avec Jean-Paul Sartre*).



Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Michelle et Boris Vian
© Rapho / Y. Manciet



Je me sens chez moi à Montparnasse.
Sartre, *Situations X*

Le retour à Montparnasse

Sartre s'installe au 222, boulevard Raspail et y écrit la plupart du temps : « À la Coupole, il y avait trop souvent des gens qui venaient me demander des autographes ou me poser toutes sortes de questions » (*Situations X*, « Autoportrait à 70 ans »).

Le dernier appartement de Jean-Paul Sartre, au dixième étage d'un immeuble moderne, se situe boulevard Edgar-Quinet : il est celui où le philosophe n'écrit plus, atteint progressivement par la cécité. Le son de la télévision inonde désormais l'appartement de l'écrivain. Simone de Beauvoir et Arlette Elkaim vivent à proximité : le paysage sentimental de Sartre est donc maintenu.

Sartre sur le balcon de son studio boulevard Raspail, en 1966
© Rapho / Dominique Berretty

Dans mon enfance, j'ai été surtout entouré de femmes [...] de sorte que c'était un peu mon milieu naturel, les filles et les femmes, et j'ai toujours pensé qu'il y avait en moi une sorte de femme.

Sartre, *Situations X*

La rencontre avec Simone de Beauvoir : une union intellectuelle

Sartre rencontre Simone de Beauvoir en juillet 1929. Celle-ci, avant de se lier avec Sartre, sympathise d'abord avec René Maheu. C'est lui qui lui attribue le surnom de Castor, venu de l'anglais *beaver*, afin de l'intégrer au groupe qu'il forme avec Sartre et Nizan : « Un jour, il écrivit sur mon cahier, en grosses lettres : BEAUVOIR = CASTOR [...]. Vous êtes un castor, dit-il. Les castors vont en bande et ils ont l'esprit constructeur » (*Mémoires d'une jeune fille rangée*).

Le lien avec Sartre se tisse petit à petit ; elle est intimidée par le personnage, qui dégage déjà une aura intellectuelle : « J'étais un peu effarouchée quand j'entraï dans la chambre de Sartre ; il y avait un grand désordre de livres et de papiers, des mégots dans tous les coins, une énorme fumée. » L'admissibilité de la jeune

femme à l'agrégation de philosophie resserre le lien pour transformer Sartre en « entraîneur intellectuel » (*Mémoire d'une jeune fille rangée*). Le goût de la liberté, le désir d'écrire, l'amour de la vie, autant de qualités que Sartre cherche à encourager. Les deux agrégatifs ne se quittent plus que pour dormir.

L'entente est d'abord intellectuelle et le couple se fonde davantage sur une construction de l'esprit que sur un lien charnel : « Sartre n'avait pas la vocation de la monogamie. Entre nous, m'expliquait-il en utilisant un vocabulaire qui lui était cher, il s'agit d'un amour nécessaire : il convient que nous connaissions aussi des amours contingentes [...]. Nous conclûmes un pacte : non seulement aucun des deux ne mentirait à l'autre, mais il ne lui dissimulerait rien » (*La Force de l'âge*). L'alliance implique la transparence mais bannit l'exclusivité et du même coup la passion. « Il y aura dans ma vie, que j'aurais aimé une personne de toutes mes forces, sans passionnel et sans merveilleux, mais du dedans. » (*Lettres au Castor II*) La distance, instituée par le vouvoiement, associée à une grande intimité intellectuelle, construit une relation paradoxale, héritage possible du XVIII^e siècle (Crébillon par exemple).

Le couple est symbolique d'une opposition à l'institution, mais ne s'est jamais lui-même présenté comme un modèle. Créer un personnage et entretenir une image n'intéresse pas Sartre : « Je ne pense pas grand-chose sur moi en tant qu'individu. Quand je pense réflexivement, c'est plutôt des idées valables pour tous » (cité par Simone de Beauvoir, *La Cérémonie des adieux, Entretiens avec Jean-Paul Sartre*).

Sartre, engagé dans la défense de beaucoup de causes, n'a jamais défendu directement celle des femmes et c'est surtout sa compagne qui théorise l'idée d'une relation moderne qui n'asservit pas la femme. Simone de Beauvoir énonce clairement son rejet du couple traditionnel dans ses *Mémoires* en s'appuyant sur l'exemple de Nizan : « J'aperçus un jour au Luxembourg Nizan avec sa femme qui poussait une voiture d'enfant, et je souhaitai vivement que cette image ne figurât pas dans mon avenir. » Le couple Sartre-Beauvoir est en partie une construction populaire qui ne tient pas compte des amours « contingentes », élément pourtant fondamental du pacte amoureux. À l'enterrement de Sartre, le public voit en Simone de Beauvoir l'unique veuve de Sartre.



Simone de Beauvoir à l'enterrement de Sartre
© AFP

Vous avez toujours voulu [...] faire progresser les femmes, les faire lire, les faire discuter.

Simone de Beauvoir, *La Cérémonie des adieux*

Écrire, relire, progresser : la littérature comme moteur de la vie et de l'amour

L'échange avec Simone de Beauvoir consiste essentiellement en une lecture mutuelle, des discussions, des critiques souvent sévères mais toujours écoutées. En cas de désaccord, la violence est plus dans le ton que dans le fond. Sartre dit aimer la compagnie des femmes parce qu'elles sont plus « polies » ; leur sensibilité est « moins conventionnelle que celle des hommes » : « J'aime être avec une femme parce que je n'aime pas la conversation d'idées. » Plus que la conversation d'idées, c'est l'action que privilégie Sartre : « Les vrais rapports, c'est quand on agit ensemble. » « Mes rapports avec les femmes ont toujours été au mieux parce que le rapport sexuel proprement dit permet plus facilement que l'objectif et le subjectif soient ensemble réunis » (« Autoportrait à 70 ans », *Situations X*).

Simone de Beauvoir conserve un statut privilégié auprès de Sartre : « Je ne me considérais pas comme supérieur à vous, ou plus intelligent, ou plus actif, donc je vous mettais sur le même plan. Nous étions des égaux. Je pense, curieusement, que ça a fortifié mon machisme, d'une certaine façon, parce que ça m'a permis, avec d'autres femmes, de me retrouver machiste » (*Situations X*).

Ces autres femmes constituent le troisième élément de leur relation : inspiratrices, amantes ou pièces nécessaires du puzzle de la liberté ?

Dès l'enfance, elles [les femmes] ont été des objets de grandes démonstrations, de comédie, de séduction de ma part, soit en rêve, soit dans la réalité.

Sartre cité par Simone de Beauvoir dans *La Cérémonie des adieux*

Les amours contingentes

Le 24 décembre 1927, Sartre est l'un des témoins du mariage de Nizan. Pour lui, la vie conjugale est un objet bizarre, et ses relations féminines s'inscrivent contre les valeurs traditionnelles. Sans entrer dans le récit anecdotique des amours sartriennes, nous pouvons mettre l'accent sur quelques figures marquantes qui participent du parcours littéraire et affectif de Sartre.

Le premier amour de Sartre est sa cousine Annie, morte en 1925, alors que le jeune homme est en première année de l'ENS. Jeune fille très cultivée, elle constituait un double intellectuel de Sartre : elle sera indirectement évoquée dans un personnage de *La Nausée*, qui porte son prénom. C'est à l'enterrement d'Annie que Sartre rencontre Simone Jollivet, une cousine germaine de la défunte : une liaison est entamée avec cette jeune femme libertine et excessive qui se destine au théâtre, future compagne de Charles Dullin. C'est grâce à elle qu'il rencontre le directeur du théâtre de l'Atelier et se mêle

de plus en plus à la vie théâtrale : il rencontre ainsi Jean Vilar et participe au *Désir attrapé par la queue*, spectacle de Picasso donné chez Michel Leiris. La liaison, qui dure trois ans, riche en échanges littéraires, se soldera non pas par une rupture mais par une amitié intellectuelle : Sartre sollicite l'opinion de Simone Jollivet comme il le fera avec Simone de Beauvoir. C'est pour elle qu'il écrira son premier roman, *La Défaite*.

Simone Jollivet avait l'idée d'écrire un roman familial, *Le Romancero*, dont Sartre devait être le héros. Alors qu'il est en train de rédiger son autobiographie, elle écrit dans son journal : « Sartre arrivant à l'époque de sa vie qui me concerne sera "forcé" de penser à moi. » La version définitive des *Mots* ne retiendra finalement pas les passages évoquant Simone Jollivet : « À vingt ans passés, je me revois, seul à l'École normale [...] je pensais à une jeune Toulousaine qui ne me traitait pas selon mes mérites [...] j'écrivis sur l'inconstante. » Une autre figure importante sera Olga : avec elle, l'équilibre du pacte sera menacé. Olga Kosakiewicz est une élève de Simone de Beauvoir à Rouen, qui a fui la révolution russe de 1917 avec ses parents. Elle devient l'amie de son ancien professeur en 1934, puis entame un amour « impossible » avec Sartre. La passion, la jalousie viennent ébranler la construction intellectuelle du couple.

Le personnage d'Olga inspire Sartre dans *Les Chemins de la liberté*, écrit à partir de 1939 : on y retrouve, dans le couple Mathieu-Ivich un reflet de la relation tourmentée de Sartre et d'Olga : Mathieu, professeur, fait la cour en juin 1938 à une jeune Russe, farouche et cruelle, véritable allégorie de la liberté. Alors même qu'Olga se mariera avec Jacques-Laurent Bost (que l'on retrouve à travers le personnage de Boris), ancien élève de Sartre au lycée du Havre, le lien avec l'écrivain, loin d'être rompu, sera maintenu par le théâtre : elle joue dans la première pièce de Sartre, *Les Mouches*. Alors qu'elle apprend le métier de comédienne auprès de Charles Dullin, Sartre estime qu'il lui faut une première occasion de jouer au théâtre et propose lui-même au metteur en scène de créer une pièce pour elle. Dernières figures féminines : Dolorès Vanetti, Michelle Vian, Arlette Elkaim. La première est proche d'André Breton ; Sartre la rencontre avant la Seconde Guerre mondiale, alors qu'elle joue rue de la Gaîté : c'est elle qui l'introduit dans les milieux new-yorkais. La seconde, compagne de Boris Vian, dont elle se séparera, devient la maîtresse de Sartre, voyage avec lui, se voit confier des manuscrits et joue un rôle important jusque dans les années quatre-vingt. La troisième est la fille adoptive de l'écrivain.

L'écrivain et son public : quelques repères historiques

C'est lors de la création de l'Académie française, en 1635, que naît la première structure spécifique de la vie littéraire : elle permet à l'écrivain de s'ouvrir à l'actualité de l'écriture. La presse, récente, n'avait pas encore le rôle d'information, de communication, voire de publicité qu'elle a aujourd'hui. L'actualité littéraire était le fait des conversations académiques ; un écrivain intégré dans une académie et reconnu par ses pairs prenait plus facilement le statut d'écrivain. De même que les émissions littéraires radiophoniques et télévisées d'aujourd'hui, les institutions littéraires fonctionnaient comme des amorces du succès : elles pouvaient confirmer la renommée d'un écrivain dans le public des lecteurs, ou bien la préparer.

La participation de l'État aux rouages de la vie littéraire – peu perceptible aujourd'hui – était prépondérante : par la création d'institutions régionales ou nationales, l'État proposait aux écrivains un véritable statut social, qui fut totalement bouleversé par l'industrialisation et la médiatisation de la littérature.

Le public découvre les écrivains par des recueils collectifs et périodiques, qui leur accordent un statut. La presse périodique, qui se développe dès la fin du XVII^e siècle, ainsi que les journaux – qui annoncent les nouvelles publications et proposent des comptes rendus – sont à l'origine d'un mode de communication moderne entre l'auteur et son lecteur.

Les émissions et revues spécifiquement littéraires actuelles prendront le relais de ce mouvement amorcé à la fin du XVII^e siècle. L'image de l'auteur, de plus en plus, s'appuie sur cet intermédiaire entre le lecteur et l'auteur. L'écrivain peut également présenter ses écrits dans des salons, lieux de contact avec de possibles mécènes.

À la fin du XVII^e siècle, les structures d'une vie littéraire moderne sont donc amorcées. Le XVIII^e siècle connaît des changements profonds, aussi bien dans le marché des livres et dans le public, que dans la structure de la librairie. Des réseaux se constituent, mêlant journaux et périodiques ; les travaux de traduction se développent, ainsi que les salons, ingrédients essentiels de la vie intellectuelle du siècle. Le commerce des livres s'intensifie. Cet énorme réseau de librairies constitue la base du capitalisme éditorial qui naît au XIX^e siècle.

Le XIX^e siècle innove : il imprime des textes à bon marché, et vise un public de plus en plus large. On ne parle plus simplement d'« éditeurs », mais de « maisons d'édition ». Les firmes fusionnent, diversifient leurs productions, s'associent avec des papetiers, des imprimeurs, des banques, dès 1880. C'est à cette période qu'apparaissent les maisons qui dominent encore le paysage éditorial actuel : Hachette, Flammarion, Grasset, Gallimard. Le XIX^e siècle avait inventé l'industrialisation du livre, le XX^e siècle assurera sa médiatisation.

On distingue deux phases dans l'histoire

de l'édition : jusqu'en 1950, le livre est un objet culturel, et l'édition un organe de production de biens culturels. Les salons sont alors importants, ainsi que les revues littéraires (*Nouvelle Revue française*, *Les Temps modernes*, par exemple). À partir de 1950, le rapport au livre est modifié. On parle alors du « succès » d'un livre avec, à l'appui, le nombre d'exemplaires vendus, et non la seule valeur littéraire. Devenu un produit industriel, le livre est entré dans un système concurrentiel. Du même coup, la conception du métier d'auteur s'en trouve modifiée : l'auteur est invité à prendre place dans l'espace public.

Sartre et les médias

Sartre n'hésite pas à utiliser la presse écrite et la radio, mais entretient avec la télévision un rapport plus complexe : il refuse dans un premier temps d'y apparaître, jugeant qu'elle est un instrument politique destiné à asservir les masses et qu'elle dissimule volontairement certaines réalités, la torture en Algérie par exemple. Jusqu'en 1969, Sartre ne collabore à aucune émission télévisée. C'est pourtant à la télévision qu'il décide de se justifier lorsqu'il refuse le prix Nobel en 1964.

Source : Agnès Chauveau, *Sartre et la télévision* (Catalogue de l'exposition Sartre).